

Daniel PICHOT et Georges PROVOST (dir.), *Histoire de Redon : de l'abbaye à la ville*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, « Hors collection », 2015, 432 p.

La publication en 1998 en fac-similé du *Cartulaire de Redon* par l'Association des Amis des Archives historiques du diocèse de Rennes (suivi d'un volume complémentaire en 2004) a suscité un renouveau d'intérêt pour cette source historique inestimable, déjà largement exploitée grâce à son édition en 1863 par Aurélien de Courson. Les 391 actes du cartulaire (dont les deux tiers du IX^e siècle et du début du X^e siècle) et les commentaires historiques qui les accompagnent, signés par Hubert Guillotel, André Chédeville et Bernard Tanguy, ont retenu l'attention des historiens, aux dépens souvent des périodes suivantes et de l'histoire de la ville de Redon. Malgré la variété des études publiées depuis un siècle et demi sur Redon, une « synthèse renouvelée » était souhaitable. Fruit d'une collaboration entre l'Université de Rennes II, la ville de Redon, l'Association pour la protection du patrimoine historique redonnais, la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine (SAHIV), l'Association des Amis des Archives historiques du diocèse de Rennes (AHID), et avec le précieux concours de Georges Migaud, ancien directeur du lycée Saint-Sauveur de Redon, un colloque consacré à l'histoire de Redon fut organisé les 18 et 19 octobre 2013 réunissant plus de 300 personnes au Théâtre intercommunal. Deux années plus tard, les présidents de la SAHIV et de l'AHID, tous deux universitaires, Daniel Pichot et Georges Provost, font paraître aux Presses universitaires de Rennes les actes de ce colloque enrichis de 201 illustrations et trente-deux cartes, croquis, graphiques et tableaux. Préfacé par le maire actuel et son prédécesseur en fonction en 2013, introduit par les deux responsables de l'édition, l'ouvrage reprend les communications des vingt-huit auteurs. Par sa contribution personnelle, chacun participe à l'édification d'une histoire nouvelle de Redon. Chaque chapitre mérite donc d'être présenté sommairement.

En début d'ouvrage, quatre archéologues posent la question de savoir si, avant la période du rayonnement de l'abbaye médiévale, Redon a tenu un rôle important en maîtrisant les communications terrestres et fluviales. L'étude du site du Château à Péaule, possible *oppidum* gaulois, et les données archéologiques actuelles semblent, malgré la situation topographique favorable à la confluence de la Vilaine et de l'Oust, plutôt privilégier d'autres sites en aval du Redon actuel.

Trois chapitres sont consacrés à l'environnement naturel de Redon, c'est-à-dire aux marais depuis les temps préhistoriques jusqu'aux aménagements du XVIII^e siècle et à l'érection du barrage d'Arzal. A partir de la banque des données du sous-sol fournies par le Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM), des cartes dressées par l'IGN et autres cartes géologiques, combinées aux sondages réalisés du côté de Massérac et du lac de Murin, Marie-Josée Penven et Dominique Marguerie mettent en valeur la longue histoire de quelque 6000 ans des paysages actuels du

marais de Redon. « La plaine alluviale et la Vilaine, précisent les auteurs, ont atteint au début de l'époque moderne un état d'équilibre fonctionnel sur lequel les sociétés humaines n'ont que peu d'emprise ; les seules installations restent les pêcheries et les activités temporaires sur les îles concernant l'exploitation des prairies humides après la décrue de la Vilaine ». L'eau reste omniprésente dans l'espace redonnais, comme le montre D. Pichot à partir du bel album de vingt-deux planches du cours de la Vilaine dressées en 1543, récemment publié³¹, auquel il consacre une notice particulière. La canalisation de la Vilaine accentue le processus déjà enclenché : l'assèchement du fond de la vallée et la mise en valeur agricole. Le marais devient-il alors un espace attractif ? La présence humaine se fait plus forte et la prospérité commerciale permet l'aménagement d'un port. Mais les affégements de la fin de l'Ancien Régime entraînent des conflits liés aux droits d'usage, qu'étudie Sklaerenn Scullier, et la décision des états de la province d'améliorer la navigation pour améliorer l'accès à la capitale provinciale par voie navigable perturbe l'activité des riverains.

L'abbaye constitue bien naturellement l'un des principaux sujets de l'ouvrage. Pour l'époque du cartulaire, elle fait l'objet de quatre chapitres signés par des chercheurs qui ont déjà publié d'importantes études sur le sujet. Caroline Brett s'intéresse à sa fondation en 832 par Conwoïon et insiste sur son importance non seulement locale mais aussi européenne, à un tournant de l'histoire carolingienne et bretonne, quand l'empire ayant cessé de s'agrandir allait se diviser à cause des querelles des fils de Louis le Pieux. Celui-ci, en choisissant Nominoë, un Breton, pour le représenter, créa pour ainsi dire la Bretagne comme entité politique. « Dominer la terre, dominer les hommes », tel est le titre donné par Noël-Yves Tonnerre à son étude sur les biens et les revenus de l'abbaye, dans laquelle il montre comment la constitution d'un vaste patrimoine monastique participa à l'établissement d'un vaste espace économique correspondant au bassin de la Vilaine et à la fondation d'une vaste seigneurie ecclésiastique. Le rayonnement culturel de l'abbaye, sa production historiographique et hagiographique, sont ensuite analysés par Claire Garault. Bien qu'attachée à la Bretagne insulaire, l'abbaye de Redon est surtout soucieuse d'intégration au monde franc. Ce thème est repris par Florian Mazel, qui lie mémoire carolingienne et réforme grégorienne et souligne à la fois un rapprochement avec Rome et la vision ambiguë du rôle des ducs dans le renouveau abbatial. La période suivante, présentée par Vincent Corriol, dispose de moins de sources et est donc moins bien connue ; les bulles pontificales contribuent à apaiser les tensions et les archives de l'abbaye, peu abondantes avant la fin du Moyen Âge, font ressortir la progression de l'autorité ducale, particulièrement perceptible dans le domaine fiscal, l'abbaye devant abandonner une grande partie de ses revenus provenant des droits sur le commerce, notamment sur le sel. Tutelles princière et pontificale se

31. MAUGER, Michel (dir.), *En passant par la Vilaine, de Redon à Rennes*. Rennes, Éditions Apogée, avec le concours du Conseil général d'Ille-et-Vilaine, 1997, 94 p.

conjuguent pour restreindre l'autonomie du monastère. En 1449, une bulle pontificale crée un curieux diocèse autour de Redon, dont l'histoire éphémère est racontée par D. Pichot. Au XVII^e siècle, l'abbaye rejoint la dernière grande réforme bénédictine, la congrégation de Saint-Maur. Exploitant les matricules des religieux et les décisions de chapitres généraux, Daniel-Odon Hurel précise les caractères les plus originaux de la communauté de Redon à la fin de l'Ancien Régime, la comparant aux autres communautés mauristes et retenant particulièrement son rôle dans la prédication, son positionnement dans la querelle janséniste et gallicane et l'importance données aux recherches historiques. En complément de ce chapitre, G. Provost étudie l'activité de chacun des seize abbés commendataires de l'abbaye de Redon de 1468 à 1790.

Dès la fin du XI^e siècle, l'abbaye manifeste sa puissance par la reconstruction d'une grandiose église, sans doute la plus grande du duché. L'histoire architecturale, déjà bien connue, fait l'objet d'une brillante synthèse par Christophe Amiot, reprenant et approfondissant les recherches de ses prédécesseurs : il analyse successivement les divers éléments romans (nef, transept et croisée), la tour romane du XII^e siècle particulièrement soignée, aux influences angevines (selon Henri Waquet et André Mussat) ou poitevines saintongeaises (selon Roger Grand et Marc Déceneux), le chœur gothique érigé dans la seconde moitié du XIII^e siècle (après un incendie intervenu en 1230) dont les chapelles rayonnantes en terrasse permettent d'apporter pour la première fois en Bretagne de la lumière par le triforium, la façade et la tour occidentale (1310-1340), la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle sur le bas-côté droit du chœur (vers 1450), enfin les conséquences de l'incendie de 1780, qui réduisit la nef de cinq travées, entraîna l'arasement de ses murs et conduisit à la reconstruction de la façade occidentale par l'ingénieur Jacques Piou. Dans un chapitre consacré à l'œuvre architecturale des Bénédictins mauristes, Erwann Le Franc revient sur la tradition qui attribuait à Richelieu, abbé commendataire de l'abbaye, un rôle important dans la reconstruction des bâtiments abbatiaux. À partir du dépouillement des archives conservées, il précise que la campagne la plus importante a été menée à partir de 1641, soit dix-huit ans après la prise de possession par Richelieu et un an et demi avant sa mort. L'essentiel de la reconstruction s'est effectuée après sa disparition jusqu'en 1649, sous l'autorité du procureur Mathieu Pichonnet aidé par le frère Robert Plouvier. L'aménagement et le décor intérieur de l'église abbatiale sont essentiellement réalisés à l'époque moderne et font l'objet d'une présentation détaillée et érudite de Roger Blot. Sa description du magnifique retable du maître-autel (1634-1636), œuvre de Tugal Caris, est accompagnée d'un excellent relevé à la main. L'étude des deux autres retables de tuffeau et de marbre (vers 1655) précède celle des apports de la période paroissiale postérieure à la Révolution, marquée par une permanence classique dont R. Blot se fit l'ardent défenseur lorsqu'il fut question dans les années récentes de restituer un tableau dans l'autel majeur et qu'il obtint que le choix portât sur la copie d'une Visitation de 1752 de l'abbatiale Saint-Ouen de Rouen. Plus récemment, malgré de nombreux

débats, un goût plus contemporain l'emporta pour les autels des chapelles latérales, les fonts baptismaux, les vitraux et le chemin de croix. L'existence des pèlerinages à l'abbaye Saint-Sauveur, conséquence des nombreuses reliques qui y sont conservées, est rappelée par D. Pichot et G. Provost.

De l'abbaye à la ville, le titre proposé est effectivement conforme au contenu puisque une dizaine de chapitres est essentiellement consacrée à l'agglomération redonnaise et à ses habitants. Entre le ^x^e et le ^{xiv}^e siècle, le bourg monastique se transforme en ville ; l'analyse du parcellaire par Julien Bachelier, éclairée par les textes, rend compte d'une agglomération constituée de trois ensembles : la ville close autour de Saint-Sauveur, le bourg Notre-Dame et le port non loin de l'église Saint-Pierre. La construction en 1344 d'une enceinte longue de 948 mètres conforte cet éclatement urbain. En 1288 seulement apparaissent de faibles prémisses d'une organisation des bourgeois, mais à la dynamique abbatiale qui a su créer un site attractif, aucune autre n'est venue se substituer, ni relais laïc, ni princier, ni bourgeois.

Épargnée par les opérations militaires, Redon a su profiter, écrit Philippe Hamon, des occasions des guerres de la Ligue pour favoriser son développement. La ville relève toujours de la seigneurie de l'abbaye dont le titulaire est l'abbé commendataire l'italien Paul Hector Scotti résidant sur place depuis 1576. Ville et seigneur suivent d'abord le duc de Mercœur, gouverneur ligueur de la province, qui nomme comme gouverneur de Redon l'un de ses partisans, François de Talhouët. Après la conversion et le sacre d'Henri IV, Talhouët négocie son ralliement au roi légitime et entraîne celui des bourgeois et de l'abbé Scotti. Tout au long du conflit, la présence d'une garnison à Redon et le changement de camp ne semblent pas avoir nui à l'activité commerciale, source de prospérité.

L'action conjointe des religieux, des bourgeois et du gouverneur aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles retient l'attention de G. Provost. Jusqu'en 1769, il n'y a pas d'hôtel de ville à Redon, les assemblées municipales se tiennent dans l'auditoire de l'abbaye ; ce sont les cloches de l'abbaye qui rythment la vie des habitants, mais c'est le « marteau » de la ville qui frappent les heures, d'où tensions et procédures. L'ambition réformatrice des moines et leur souci de moralité des habitants contrarient les habitudes locales. Une querelle de préséances aux assemblées de ville envenime les relations entre les religieux et les bourgeois ; ceux-ci sont appuyés par le gouverneur qui pénètre même de force en 1659 dans l'abbaye pour affirmer son autorité sur les murailles partiellement incluses dans la clôture de l'abbaye. Un arbitrage royal, favorable aux religieux, affirme en fait la prééminence du pouvoir royal. Le rapport de force évolue ensuite en défaveur des moines, moins nombreux, dans un contexte où municipalité et paroisse gagnent une réelle autonomie. Sous l'Ancien Régime la ville ne comptera que deux maisons de religieuses, les Ursulines et les Calvairiennes. Au ^{xviii}^e siècle, Redon (2 000 à 3 000 habitants) est marquée, précise Philippe Jarnoux, à la fois par son isolement et par une circulation active

due à son caractère de voie de passage. Au cœur de circonscriptions administratives assez vastes, elle est un pôle attractif pour les mouvements migratoires, témoignant ainsi d'une ouverture vers l'extérieur. Aux côtés du petit peuple des journaliers et d'artisans modestes, le commerce redonnais se situe dans une position moyenne dans la province. Face au pouvoir du seigneur-abbé, l'absence des officiers du roi est un fait caractéristique. Redon est une ville portuaire qui constitue un avant-port pour Rennes (ce qui explique son rattachement au département d'Ille-et-Vilaine en 1790). La transformation progressive de son paysage urbain dans la seconde moitié du XVIII^e siècle est là, comme partout ailleurs, la conséquence de la pression de l'intendance de Bretagne. En juillet 1780, la Chambre des comptes de Bretagne siégeant à Nantes est exilée à Redon ; Dominique Le Page rappelle ce curieux épisode.

Solenn Mabo s'interroge sur la Révolution à Redon ; la ville était-elle le repaire des réfractaires et des chouans ? La complexité des engagements permet de nuancer cette affirmation des anciens historiens. Le cas du prieur de l'abbaye Pierre-Jean Le Breton, membre de la communauté de ville, est intéressant : non seulement il abandonne le cloître et la prêtrise, mais il participe également à la rédaction de la constitution civile du clergé. On se souvient qu'en février 1790, à l'occasion d'un incendie allumé à l'abbaye, il avait réclamé à l'Assemblée nationale l'indulgence en faveur des coupables, « la vie d'un honnête laboureur valant sûrement mieux que cinquante charretées de parchemins ». Chargé en 1795 du triage des archives du district de Quimper et notamment des archives du monastère de Locmaria, il manifesta de nouveau son peu d'intérêt pour les traces du passé : « l'immense fatras de parchemins que l'orgueil de plusieurs siècles avait accumulé dans le chartrier, écrit-il, ne nous offre pas une seule pièce digne de remarque, rien qui intéresse l'histoire, la littérature ou les mœurs anciennes ». Malgré la modération de la nouvelle municipalité, on dénonce à Redon les abus de l'ancien système seigneurial et on applique les mesures nationales de fermeture des communautés religieuses, abbaye Saint-Sauveur, Ursulines et Calvairiennes. Cependant, aucun des ecclésiastiques de Redon n'accepte de prêter le serment de fidélité à la Nation et les attaques contre le culte catholique heurtent l'opinion. La ville et la campagne environnante semblent rétives aux transformations politiques et culturelles de la Révolution, malgré la présence dans ce chef-lieu de district du personnel administratif républicain.

Jean-François Tanguy montre la complexité politique à laquelle doivent faire face les sous-préfets aux temps du suffrage universel entre « Réaction et République » ; ils furent à l'image de ces luttes, dominateurs lorsque les maires sont à la disposition du gouvernement, prudemment au service de la réaction au temps de la République des ducs, au service du pouvoir lorsque s'installe la République des républicains. Être sous-préfet à Redon avant la Première Guerre mondiale n'était pas une mince affaire dans « ce petit arrondissement réactionnaire ». Durant tout le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, Redon reste un petit centre par la taille, mais une ville à part entière par ses fonctions administratives ou économiques. Dans ce contexte, Pascal

Burguin précise l'importance de son port fluvio-maritime et la nature de ses structures sociales. La croissance démographique (7 034 habitants en 1896) est en lien avec son industrialisation (par exemple, l'usine de matériel agricole Garnier) mais aussi avec l'immigration et l'exode rural. Les aménagements portuaires et ferroviaires, les opérations d'urbanisme et les constructions publiques ont durablement fixé le cadre urbain, fragmenté par le canal et la voie ferrée. Quelques photographies commentées par D. Pichot illustrent la Grande Guerre à Vitré.

Exploitant et complétant la thèse de son élève Sylvain Charat, Gilbert Nicolas étudie le rôle des Eudistes et l'influence du collège Saint-Sauveur, haut lieu de l'enseignement secondaire catholique dans l'Ouest au XIX^e siècle. Le père Blanchard, recteur de l'académie de Rennes de 1822 à 1830, restaure la congrégation des Eudistes en 1827. En 1839, le nouveau supérieur des Eudistes, le père de La Morinière, achète à la ville endettée l'ancienne abbaye Saint-Sauveur, achat rendu possible par la vente au département d'un vaste terrain situé à Rennes près du pont Saint-Martin pour y installer une école normale d'instituteurs. Des travaux de réhabilitation et d'agrandissement sont alors entrepris qu'achève la construction en 1857 d'une chapelle néo-gothique par l'abbé Brune. En 1845, le collège Saint-Sauveur obtient le statut de plein exercice et devient ainsi le seul établissement catholique breton à pouvoir présenter directement des candidats au baccalauréat. Sont analysés dans le détail le recrutement des élèves, le programme des matières enseignées et le rayonnement du collège. Chassés en 1903, les Eudistes sont de retour en 1948, avant de céder la place aux laïcs sous l'autorité du diocèse en 1977.

L'Histoire de Redon s'achève avec une étude des élections municipales au XX^e siècle par Jacqueline Sainclivier. Ville bleue au lendemain de la Grande Guerre, elle passe à droite en 1936, la pratique religieuse y demeurant très forte. En 1945, la droite, associée au centre (MRP), conserve le pouvoir municipal. Redon connaît alors une certaine croissance économique et démographique tandis que sa vie politique est assez terne. Mais les difficultés économiques (fermeture de l'entreprise Garnier en 1980), les grèves et manifestations modifient le climat politique et favorisent un temps la gauche avec la victoire en 1983 de Pierre Bourges qui dut en 1995 laisser sa place au ministre de droite Alain Madelin.

En conclusion, Martine Cocaud présente une étude originale sur la châtaigne, fruit nourricier qui ne coûtait rien, sauf du travail pour le ramasser, et qui pouvait rapporter de l'argent frais pour les fermes et nourrir les familles pauvres. Relancée dans les années 1970 lors de la foire Teillouse, la fête de la Bogue s'inscrit dans un cadre plus large, faisant suite aux crises économiques de la seconde partie du XX^e siècle et à la création en 1970 d'un Comité de coordination et d'aménagement du pays de Redon (COCAPAR). Ainsi la Bogue est-elle conçue comme l'affirmation d'identité d'un pays, porteuse d'un patrimoine culturel aux confins de trois départements et de deux régions.

Dans cette *Histoire de Redon de l'abbaye à la ville*, le patrimoine de Redon est magnifiquement mis en valeur, qu'il soit naturel, monumental, artistique ou archivistique ; l'histoire est revisitée et enrichie. L'illustration polychrome est souvent inédite ; la présentation matérielle fait honneur aux Presses universitaires de Rennes et à leur directeur Pierre Corbel. C'est un très beau cadeau offert à la ville et au pays de Redon, ainsi qu'à tous les amateurs de beaux livres.

Jacques CHARPY

Françoise LELIÈVRE, *Paimbœuf, un avant-port de Nantes*, Nantes, Éditions 303, 2015, coll. « Cahiers du patrimoine », 112, 232 p., ill.

Ville portuaire importante du comté nantais sous l'Ancien Régime, siège de sous-préfecture jusqu'en 1926, Paimbœuf a bel et bien une histoire et un patrimoine. Mais bien peu d'historiens s'y sont penchés, ou alors de manière ponctuelle, furtive, au gré de quelques articles publiés dans les revues locales, rarement comme un sujet à part entière. Avec ce nouveau « Cahier du patrimoine » réalisé par le service régional de l'Inventaire des Pays-de-la-Loire³², c'est enfin chose faite. Il faut dire que son auteur, Françoise Lelièvre, est passionnée par le sujet sur lequel elle a longuement travaillé depuis 2003, et l'ouvrage qu'elle signe en est le témoin. Le volume est agréablement rédigé, parfaitement illustré grâce aux photographes de l'Inventaire, et la mise en page en est tout aussi dynamique. La photographie de couverture, avec son ciel chargé augmentant le contraste entre milieu naturel et patrimoine bâti, relève d'un choix qui n'est pas anodin : elle est révélatrice du caractère changeant voire interlope de la ville, dû à sa position en bord d'estuaire, entre fleuve et marais, où l'air du large se fait sentir dans les brumes froides d'hiver, la lumière pâle des demi-saisons, les coups de vent océaniques et la torpeur d'étés parfois écrasants.

La base du travail de l'auteur est, à partir d'un long et précis travail de recensement et de l'étude de synthèse réalisée à la suite, de montrer la transformation d'une ancienne île en ville de transit, la fabrique d'une ville portuaire quasiment *ex nihilo*. Au fil des 200 pages du livre est développé le processus de l'aménagement du port soumis aux variations et aux caprices du fleuve, à l'arrière duquel est édifiée une trame urbaine originale dotée de constructions élevées au cours de plus de trois siècles d'évolution et dont les restes patrimoniaux sont particulièrement riches.

L'ouvrage s'ouvre par la présentation topographique de Paimbœuf, « La forme d'une île » (p. 19-43). Car avant d'être une ville, Paimbœuf est une île de l'estuaire,

32. C'est en peu de temps la deuxième publication pour la Loire-Atlantique d'un fort « Cahier du patrimoine », après celui consacré à Guérande en 2015, dont le compte rendu a paru dans le précédent volume des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIII, p. 494-499.